

# Week-end Mozart au Radiant de Caluire (69)

Caluire, Radiant. Les 10 et 11 janvier 2015. Week-end Mozart avec le Quatuor Debussy, au Radiant de Caluire (69). Une « fin de semaine », au Radiant de Caluire, salle à éventail de programmation culture « tous publics ». Le « classique » est cette fois célébré par le Quatuor Debussy, qui choisit un thème Mozart, autour du Requiem et d'airs d'opéra (instrumentalement réduits), mais aussi avec le Quintette pour clarinette et la Sérénade « Petite Musique de Nuit ». Belle occasion d'admiration, et d'interrogations sur le génie mozartien aujourd'hui...



**Comment préférez-vous « votre » Mozart ?**



Mozart, succès garanti auprès de (presque) tous publics. Et consensus autour de quelques partitions fétiches (fétichisées, diraient les sceptiques). Au fait, vous le préférez comment, « votre » Mozart ? En sale ado (tendance scato-porno) qui n'en finit pas de faire en riant-hennissant des farces plus ou moins amusantes, comme dans le film de Milos Forman ? En saint de vitrail, ravi-de-la-crèche-

salzbourgeoise, génial mais irresponsable de son génie, composant par inspiration d'En-Haut (« le Ciel, Sganarelle ! ») : un Divin (petit) Mozart, en somme ? Ou si vous avez l'esprit de contradiction sartrienne qui s'énervé de la solennité ambiante : « Un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui » ? Ou encore un homme des Lumières, auto-libéré de sa condition « « domestique », porteur et proclamateur à peine masqué de ses « machines désirantes » en tous genres, et en prime, pré-révolutionnaire ?...

### **Trazom et ses 35 ans sur la terre**

Deux siècles et demi après un météorique passage sur la terre européenne, on en est encore à découvrir – et discuter, et disputer, c'est bon signe – du côté de chez Wolfgang, Amadeus, Amadeo, Amade, Gottlieb, Wolfie, alias encore par soi-même nommé Trazom, Hanswurst, Il Duca Basso, Signor d'Alto, Don Cacarella ? Et à imaginer non seulement ce qu'il fut, mais ce qu'il aurait pu devenir – musicalement et autrement – si Dieu, les dieux, les virus et les bactéries lui avaient accordé vingt ans de plus que son exigü 35 ans...ertes on a d'abord l'impression que les 626 n°s du catalogue dressé au XIXe par

Ludwig Ritter von Köchel ont « suffi » à révéler le génie protéiforme et multidirectionnel dans l'opéra, la symphonie, les instruments à vent et à cordes, la musique de chambre, l'art vocal, l'art sacré, le concerto, et si on cherche la petite bête exemplaire, l'harmonica de verre. Alors deux jours d'une fin de semaine hivernale, deux concerts, une conférence, un brunch ( c'est là qu'on entend sans broncher un concertino pour fourchettes et quatuor? ), une classe de maître(s), les K.525,581 et 626 en entier, et des extraits vocaux des K.366, 492, 527, 578, 620 et 621 (une récompense à qui rapporte tous ces n°s K. à leur œuvre) ?

### **Petit théâtre musical-mozartien**

D'autant que c'est « seulement » un Quatuor à cordes, une chanteuse, un chanteur et un clarinettiste qui « font » l'orchestre et le chœur : serait-ce suffisant en panorama, non, 626 fois non ! Mais les proposants ont bien conscience d'une démarche symbolico-minimaliste, et du fait que leur très petit théâtre musical mozartien a, d'emblée, ses limites. Mais on peut dire aussi que les deux concerts puisent à quatre sources : la diversité dramaturgique des airs lyriques, l'unité sacrale du Requiem, l'ensoleillement sans métaphysique de la musique de nuit, la poésie absolue du Quintette.

### **Un Requiem quatuorisé**

Le plus « surprenant » des quatre moments est sans doute celui du Requiem...quatuorisé non par l'auteur de la partition, mais bien peu de temps après -9 ans, 1802- la mort de Mozart lui-même. Peter Lichtenthal n'était pas n'importe quel scribouilleur de notes, mais un musicien de grande qualité, ami de la famille Mozart sur lequel la notice (Florence Badol-Bertrand) du cd. DECCA(2009) enregistré par les Debussy donne toutes précisions biographiques et esthétiques. Le principe même et les modalités de cette « réduction » ouvrent en tout cas des perspectives sur « la grandeur » d'une œuvre qui a depuis les origines saisi les auditeurs par ses

dimensions...psycho-musicales, et la légende non dorée mais noire qui a entouré sa création. En quatuor, la vocation même du laboratoire où Haydn puis Mozart et bientôt Beethoven expérimentent leur pensée la plus novatrice s'affirme, « déchantant » les voix humaines et instrumentales en nombre et puissance jusqu'à n'en plus faire surgir que l'essence d'un discours...

## **Chant de la vie et de la mort**

Au fait, discours sur quoi, prioritairement ? Une fois balayé ce qu'on pourrait nommer le folklore-people de la tradition-qui-a-la-vie-dure (Salieri jouant les Brinvilliers d'Autriche, l'Homme en Noir qui poursuit Wolfgang de ses assiduités mortifères jusqu'à ne plus le faire « penser qu'à ça »...), reste l'interrogation fondamentale : qu'est-ce qu'un chant de (la ?) mort pour Mozart en ses derniers mois ? La dominante demeure-t-elle une peur panique entretenue par la « vision » catholique et autoritaire -Rex tremendae majestatis : Roi (et avatars incarnés de rois, empereurs ou princes qui gouvernent cette terre) d'une majesté qui doit faire trembler -, correspondant au « vieux monde » que Mozart n'aime pas ? Ou une espérance que donne la lumière d'une fraternité humaine rayonnant dans « la foi » à laquelle Mozart s'est « converti » quelques années plus tôt : la franc-maçonnerie, que les ultimes pensées et actes compositionnels de Wolfgang verront honorés dans l'écriture de deux cantates pour les cérémonies de Loges, et bien sûr la chère Flûte Enchantée, dont le compositeur suivra jusqu'au dernier instant le déroulement des représentations ?

## **Un double visage de Wolfgang**

Ce rapport – fusionnel ? antagoniste ? – serait-il à décrypter entre un Amadeus jusqu'au bout terrifié par une mort catholique, le sommant de « se repentir » en créateur impie de tant de personnages qui vantent à l'opéra la liberté de l'amour terrestre ? Et un Wolfgang cherchant autrement la

dualité vie-mort, se fondant sur les actes de libération sociale et de fraternité humaine pour faire advenir un nouveau monde... ? Les « vieux mozartiens français » ont toujours recours deux ouvrages fondamentaux parus à la fin des années 1950 et qui présentent ce « double » visage, le « Mozart » plus laïque et dans le siècle, de Jean Brigitte Massin, et « La pensée de Mozart », de J.V.Hocquard, spiritualiste...en diable, tout-âme-contre-dangereux-corps. (On en trouve encore des occasions de réédition, cherchez sous le sapin du 1<sup>er</sup> janvier !) En tout cas, c'est le musicologue-pianiste Philippe Barraud qui, en conférence, soulignera les nombreuses visions possibles du Requiem...

### **Magie nocturne d'opéra**

Une partition qui semble « sans problèmes », c'est le K.525, alias « petite musique de nuit », mise à toutes sauces de gastronomie et fêtes en parcs viennois, et devenue symbole des grâces d'Ancien Régime. La nuit en tout cela n'est nullement romantique, bien sûr. Mais composée en plein travail de Mozart sur Don Giovanni, n'est-elle pas « magie nocturne de l'opéra, forme sublimée, intime, suprêmement concentrée » (Harry Halbreich) du climat où vivent les « opéras-Da-Ponte » (Noces, Don Giovanni, Così) ? En tout cas, Sérénade écrite pour « l'orchestre de chambre le plus resserré qui soit : quatuor à cordes renforcé d'une contrebasse à l'unisson du violoncelle, et peut-être réponse allègre et délicate à la grande angoisse des Quintettes du printemps 1787 » (J.B.Massin)... C'est plus tard, et en vulgarisation fort vulgairement-comm-et-pub, qu'en ont été offertes au grand public des versions à gros effectifs parfaitement infidèles à l'esprit de la partition...

### **1789, l'année de la radieuse éclaircie**

On peut supposer qu'il n'a pas été agi de semblable façon avec une œuvre aussi tissée de poésie que le quintette avec clarinette K.581 (1789, l'année d'une « radieuse éclaircie », ésotérique (les Massin y entendent, via le clarinettiste

Stadler que Mozart fréquente et fait alors travailler, les échos des idées musicales de la Franc-Maçonnerie) et pourtant accessible à « tous les frères humains de toutes les époques ». Dans le larghetto central, J.V.Hocquard y fait écouter « la puissance d'immobilité et de vaste giration sur place, le contact pris avec la réalité musicale à l'état pur : l'oreille intérieure remonte alors à la source du Temps »...

### **Père terrible et Chérubin d'amour**

Et puis ce seront les citations du monde imaginaire auquel Mozart croyait peut-être encore davantage qu'au « réaliste » : celui de l'opéra, là où tous les témoins de sa vie – y compris lui-même, qui le dit dans ses lettres !- ont su qu'il était le plus heureux. Dans Idoménée (K.366), le dernier « grand opera seria », ce sera l'air(Vedrommi intorno) du père accablé par l'idée que pour sauver sa vie il va sacrifier le premier humain paraissant sur le rivage...et bien sûr, il s'agira de son fils Idamante. Cette donnée tragique de la mythologie intéresse les psychanalystes « mozartiens » qui...s'intéressent aux relations complexes de Wolfgang avec son papa terrible, Leopold. Du côté de la folle journée des Noces (K.486), on écouterà le ravissant « Cherubin d'amore » nous dire : « voi che sapete... », vous qui savez ce qu'est l'amour, est-ce bien vrai ? Chez le grand seigneur méchant homme (Don Giovanni, K.527), on rencontrera l'idyllique Don Ottavio s'inquiétant pour son inaccessible Donn'Anna, Dalla sua pace.

### **Clémence et cadeau de Wolfie**



On pourra «(re ?) découvrir » dans le moins connu Clémence de Titus (K.621), où l'empereur, alias « les délices du genre humain », pardonne au patricien Sextus, (manipulé par Vitellia), qui a son grand air de bravoure (Parto, parto). Et dans la très-aimée Flûte Enchantée (K.620), la découverte de Pamina par Tamino dans la « photographie » du portrait...En prime de « nouveauté », l'air de concert K.578 Alma Grande : joli cadeau de Wolfie à une jolie

interprète Louise Villeneuve (qui sera bientôt la Dorabella de Così) : « chaleur tragique à fleur de peau, ironie sous-jacente dans l'accompagnement instrumental » (J.B. Massin). Un septuor lyonnais Ils sont un « septuor » pour faire partager le voyage mozartien. Quatre d'entre eux, les Debussy – travaillant à Lyon – ont une grande habileté de communicants pédagogiques-théâtraux, si bien menés par leur 1<sup>er</sup> violon, Christophe Collette : Marc Vieillefon, 2<sup>nd</sup> violon, Vincent Deprecq, alto, Fabrice Bihan, violoncelle. Ils seront rejoints par le clarinettiste Patrick Messina, soliste très international et « 1 » soliste à l'Orchestre National de France. Les « chargés-du-chant » ont aussi des attaches lyonnaises : Julien Behr est même né dans la cité aux deux fleuves, y a étudié (CNSM) et mène sa jeune carrière de ténor après avoir renoncé à sa vocation d'avocat. Stéphanie d'Oustrac a aussi étudié aux Conservatoires de Lyon ; « lancée » avec les louanges de William Christie, elle est maintenant une des chanteuses françaises les mieux reconnues, dans répertoire baroque et l'opéra plus particulièrement.

[Radiant , Caluire \(69\). Week end Mozart par le Quator Debussy](#)  
[Samedi 10 et dimanche 11 janvier 2015.](#) Samedi 10 : 14h30 :  
Master-class ; 18h30 : conférence de Philippe Barraud ;  
20h30 : concert : airs d'opéra, Requiem. Dimanche 11 : dès  
10h30 : brunch musical ; 15h : concert : Quintette, Petite  
Musique de nuit. Renseignements et réservations : T. 04 72 10  
2219 ; [www.radiant-bellevue.fr](http://www.radiant-bellevue.fr)

Informations  
Réservations

---

## Trio Wanderer à Caluire (69)

[Caluire \(69\), week end Trio Wanderer, les 18 et 19 janvier](#)  
[2014.](#) Deux concerts et des rencontres avec le public, c'est  
presque une résidence pour le Trio Wanderer. Et Marie-  
Christine Barrault est partenaire vocale pour illustrer le  
parcours lisztien entre Suisse et littérature, après que les  
chambristes français aient voyagé du côté de chez Schubert,  
Brahms et Fauré. Ce « parlé-chanté » romantique constitue la  
première d'une formule qui s'expérimente à Caluire.

# Les Wanderer pour un week end romantique à Caluire

Le Radiant, Caluire (69)

Week-end des 18-19 janvier 2014 : concerts et rencontres  
Schubert, Brahms, Liszt, Fauré

## Wanderer et voyageurs

« Wanderer, Winterreise », ces mots en « romantique-allemand » (comme on le dirait d'un dialecte très particulier des langues germaniques) roulent dans notre mémoire de Français tout de même un peu jaloux des profondeurs et de l'imaginaire



qu'atteignirent outre-Rhin musiciens, écrivains et peintres entre fin XVIIIe et milieu XIXe. A côté, nos « voyage et voyageurs » semblent presque privés de magie, et un rien pauvres, même si nous pouvons placer en arrière-plan les somptuosités d'un Chateaubriand et plus tard de Delacroix et Baudelaire... Question d'optique et d'harmoniques ? Il est vrai que la réminiscence d'un Schubert ou d'un Friedrich – ils « voyagèrent » bien peu, sinon dans leur esprit et leur cœur – viendrait aussitôt nous suggérer que le nombre réellement parcouru de lieues ou de kilomètres ne fait pas grand-chose à l'affaire.

## Une fin de semaine-événement

Alors quand un des groupes de musique de chambre les plus internationalement célèbres se place sous le signe du voyage, et s'il est français, il ne s'appellera pas « Trio Voyageur », mais « Trio Wanderer », sans doute en hommage au compositeur qui aura laissé par la voix (voie ?) du lied et même du piano

l'exploration la plus obsessionnelle et affective de ce voyage qui n'aura pas été seulement celui des hardis explorateurs de la terre et des mers.

La saison précédente, les trois Wanderer avaient été invités par le Radiant de Caluire (périphérie nord de Lyon), qui consacre dans sa salle rénovée une toute petite part de sa programmation multi-culturelle (théâtre, et ce qu'on nommait naguère « la variété ») à la musique « classique ». Voici début janvier notre Trio, cette fois convié non seulement à un concert, mais à une présence de deux jours. Ce « week-end événement » s'apparente à une très brève résidence, où une master-class (zut, disons classe de maître(s) puisqu'on peut traduire en « ancien français »), une conférence et un brunch musical (pardon : un mi-déjeuner) accompagnent les deux concerts du samedi soir et du dimanche après-midi.

### **Johannes le Nordique**

Les Wanderer – un pianiste plutôt extraverti et « Florestan », Vincent Coq, un violoniste, Jean-Marc Phillips-Varjabédian, et un violoncelliste, Raphaël Pidoux, plutôt...à l'inverse, apparemment « Eusebius », pour reprendre les termes du double schumannien – sont particulièrement « chez eux » avec Brahms. Pour le Quatuor op.25, ils sont rejoints par l'altiste Christophe Gaugué (ils ont enregistré l'œuvre avec lui). Brahms y est en « sa maturité de jeunesse » (risquons l'oxymore pour l'ardent ex-adolescent qui enthousiasma Schumann et s'enflamma pour Clara, avant que la mort tragique de Robert contraigne Johannes à renoncer à ses projets amoureux), et l'œuvre résonne de l'alternance entre romantisme d'inspiration et déjà-classicisme structurel. Et les deux versants du romantisme s'y expriment, tumulte qui sous-tend l'allegro initial, abandon au rêve nocturne qui envahit l'intermezzo et l'andante. Le Quatuor, terminé en 1861 – chez des amis à la campagne, situation qui a toujours plu à Brahms-le-Nordique – culmine dans les emportements du très long presto, « alla zingarese », où l'âme tzigane se confie tour à

tour dans la mélancolie et dans une exaltation aux allures de sauvagerie. Voici Brahms enfin libéré en sa modernité implicite, lui qui (dit-on) s'endormit en écoutant la si progressiste Sonate de Liszt et en tout cas devint (volens nolens ?) le héraut d'une musique plus sage contre les audaces de Wagner et Liszt.

### **Les cloches de Montgauzy et le vent d'ouest**

Schubert est salué au passage, depuis les rives entre crépuscule et aube, puisque ce bref adagio isolé –peut-être servit-il d'insertion « lente » pour le futur grand Trio en si bémol de 1827 – se nomme aussi Notturmo. Mais là c'est l'éditeur Diabelli qui voulait faire un coup de comm-pub... Le climat est plutôt agité en son centre, mais doucement lyrique au début et à la fin qui chantent la même mélode tendre. Puis nos Voyageurs parcourent dans le 2e Quatuor op.45 une ample contrée où Gabriel Fauré, l'Ariégeois devenu depuis longtemps Parisien , se remémore fort proustiennement son enfance dans un sublime andante où lui-même joue le Narrateur de son Temps Perdu (à 42 ans, en 1887), « relevant les distances » comme en un Combray des Pyrénées Orientales : « Je me souviens avoir traduit là, presque involontairement, le souvenir bien lointain d'une sonnerie de cloches qui, le soir à Montgauzy, nous arrivait d'un village nommé Cadirac lorsque le vent soufflait de l'ouest. Un fait extérieur nous engourdit dans un genre de pensées si imprécises qu'en réalité elles ne sont pas des pensées et cependant quelque chose où on se complaît... » Les autres mouvements sont tout d'élan, parfois à la limite de la violence des passions, architecture, rythmique et harmonie heureuses de se rencontrer pour un chef-d'œuvre qui marque l'irréversible entrée du compositeur dans une maturité qui ne cédera plus aux charmes mondains et ira inscrire son automne – via la musique de chambre, surtout –dans d'ultimes partitions austères et bouleversantes.

### **Le premier ? Non, le seul !**

Bien, Voyageurs ou...mais comment le dit-on en hongrois ? Car le

2e concert, « lettres d'un voyageur », est consacré à Franz Liszt. Ici le Trio – qui se réduit, dans quatre des cinq partitions, aussi à Duo – est en dialogue avec la voix non strictement chantée, mais si musicienne, d'une récitante de textes. On chercherait en effet dans l'œuvre du compositeur franco-hongrois une musique de chambre à la hauteur de celle de ses frères romantiques, Schubert, Schumann ou Brahms. On dira qu'il n'est pas besoin pour assumer le romantisme d'autre instrument qu'un piano : ainsi Chopin... (mais Liszt par la mélodie, l'orchestral et le choral a aussi agrandi ses horizons à la dimension de ses rêves !). Liszt fut « le » pianiste du XIXe – « le premier ? non le seul », disait une dame qui s'y connaissait en admiration), et pour la révélation de son génie autant que par nécessité de la rencontre et du destin, un Voyageur immense.

### **Libre enfin de mille liens**

En témoigne un texte de 1837 que la récitante aura peut-être inscrit à son programme : « Encore un jour, et je pars. Libre enfin de mille liens, plus chimériques que réels, dont l'homme laisse si puérilement enchaîner sa volonté, je pars pour des pays inconnus qu'habitent depuis longtemps mon désir et mon espérance. Comme l'oiseau qui vient de briser les barreaux de son étroite prison, la fantaisie secoue ses ailes alourdies, et la voilà prenant son vol à travers l'espace. Heureux, cent fois heureux le voyageur ! Heureux qui sait briser avec les choses avant d'être brisé par elles ! L'artiste (ne doit) se bâtir nulle part de demeure solide. N'est-il pas toujours étranger parmi les hommes ? ».

### **Une actrice française très mélomane**

L'auteur de cette superbe déclaration d'indépendance, que Liszt ne renia jamais dans ses actes et son œuvre, il appartient donc à Marie-Christine Barrault d'en être la traductrice. La comédienne, au théâtre ou au cinéma, a su se



conserver au Texte regardé comme un principe avec lequel on ne transige pas. Les cinéphiles n'ont pas oublié « la jeune fille, catholique et blonde » qu'elle incarnait en face de la si laïque (et diablement... séduisante !) Françoise Fabian, dans « Ma nuit chez Maud », l'une des écritures les plus admirables, aux dialogues et à l'image, du cinéma français (Eric Rohmer, bien sûr). « Reconnue aujourd'hui comme une des plus mélomanes des actrices françaises, elle préside depuis 2007 aux Fêtes de Nohant, autour du souvenir en Berry de Chopin et George Sand ».

### **Tzigane et franciscain**

Elle sera voix parlée dans une pièce rare de Liszt, un mélodrame (un cadre commencé fin XVIIIe et que le XIXe romantique a sublimé, en particulier chez Schumann, dont « L'enfant de la lande » est frère halluciné de l'Erlkönig schubertien) : la Lénore de Burger est sous le signe d'une écriture harmonique hardie et d'une pensée musicale fragmentaire ». Les Wanderer-Voyageurs « transposeront » (on sait que ce fut une activité compositrice très importante de Liszt pour « diffuser » ceux qu'il admirait, et parfois lui-même) Les Trois Tziganes (Franz se définissait comme une alliance de Franciscain et de Tzigane), La Cellule de Nonnenwerth (un couvent...franciscain auquel Liszt rendit visite en 1840) et La Lugubre Gondole, une des pièces de la dernière manière, où le vieux compositeur retiré en religion mystique « invente » la future musique atonale du début XXe. Et à côté d'extraits passionnants de Lord Byron (son Voyage de Childe Harold fit frémir l'Europe) et du jeune Franz – les Lettres

d'un bachelier ès-musique ; la correspondance avec Marie d'Agoult, l'aristocrate des amours passionnées avec laquelle il brava la bienséance louis-philipparde des années Trente, l'écrivaine qui fut aussi la mère de Cosima, future Madame von Bulow puis Wagner – , on écouterà La Vallée d'Obermann.

### **Les rêveries du mélancolique Obermann**

Cette pièce figure dans les Années de Pèlerinage, chapitre Suisse, où Liszt « conta » ses fugues avec Marie... Et fut admirable traducteur musicien d'un trop négligé (de nos jours) pré-romantique français, Etienne Pivert de Senancour qui inventa un Werther de ce côté du Rhin et du Rhône, merveilleux mélancolique dont les Rêveries ont fasciné les contemporains cultivés : « nous ne sommes malheureux que parce que nous ne sommes pas infinis », écrit dans son récit-Journal Intime Obermann, qui promène sous les montagnes helvétiques son mal de vivre, et l'écriture si musicale d'un esthète replié sur sa solitude enchantée : « Même ici, je n'aime que le soir. L'aurore me plaît un moment, je crois que je sentirais sa beauté , mais le jour qui va la suivre doit être si long ! Accident éphémère et inutile, je n'existais pas je n'existerai pas ; et si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des ténèbres impénétrables... Livrés à tout ce qui s'agite autour de nous, nous sommes affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe...

[Caluire \(69, périphérie nord de Lyon\). Week-end au Radiant de Caluire. Trio Wanderer, Christophe Gaugué, Marie-Christine Barrault.](#) Samedi 18 janvier 2014. Master-Class du Trio Wanderer, 14h30. Conférence, 18h30. Concert, 20h30. Brahms (1833-1897) , Schubert (1797-1828), Fauré 1845-1924). Dimanche 19 janvier : Brunch, 10h30. 15h, concert avec M.C.Barrault : Liszt (1811-1886), textes et musique.

Information et réservation : T. 04 72 10 22 19 ;  
[www.radiant-bellevue.fr](http://www.radiant-bellevue.fr)